



LA FEMME PRÊTÉE

(CONTE CHINOIS)



OUS l'ancienne dynastie "Ts'ing", durant les époques Hien-Fong et Tao-Koang, dans le district de Poun-yu, à Canton, vivait un riche saulnier qui avait nom Fan-se-Tcheng.

La Fortune lui avait souri à tel point que la renommée le disait le plus riche homme de la ville de Canton. Il s'était entouré d'un tel nombre de femmes légitimes et de concubines que les gens de la ville comparaient son harem à celui de l'Empereur.

Parmi ses concubines, celle qui occupait le vingt-septième rang avait nom Siao-P'ong ou Petite Touffe. Ses traits étaient si réguliers, l'expression de sa figure si douce, ses fines mains si expertes à polir le minois que le riche saulnier en avait fait la reine de son cœur. Petite Touffe avait un frère nommé « Heou-yué-Chen ». Disons de suite que la Fortune, cette capricieuse Dame, l'avait traité en bâtard. Aussi n'avait-il pour manger d'autre ressource que d'aller de porte en porte quêmander sa pitance journalière.

Petite Touffe, encore en bas âge, avait été vendue à une riche famille où elle avait mené la dure vie de « Moui-tsai » (jeunes filles achetées pour être servantes jusqu'au mariage).

Un jour son frère, en faisant les rues, apprit que Petite Touffe, sa sœur, avait été achetée par le riche saulnier Fan. Il entrevit immédiatement tout le parti qu'il pouvait tirer de cette heureuse circonstance. Dès ce jour il se proposa de rompre

toute liaison avec Dame Misère, cette compagne tenace de sa jeunesse.

Après avoir fait des prodiges de stratégie et exécuté de savantes manœuvres d'approche, il put, enfin, voir sa sœur et lui rappeler que le même liquide rouge coulait dans leurs veines.

L'entrevue se termina par une demande de métal.

Faisant comme Boudha qui accorde toujours ce qui lui est demandé avec ferveur, Petite Touffe lui remit une somme qui, tout d'abord, parut, au miséreux, être une fortune. A compter de ce jour, les prières ferventes se succédèrent et les grâces de même. Au lieu de profiter de pareille aubaine pour s'acheter une compagne et fonder une famille qui aurait continué le clan des Heou, Yué-Chen se livra aveuglément aux plaisirs dont il avait été privé depuis sa naissance. Chanteuses, cartes et autres passe-temps devinrent ses seules occupations.

Petite Touffe croyait bien que son frère conservait et faisait fructifier les sommes qu'elle lui remettait en cachette.

Un jour, cependant, se doutant qu'il devait mener joyeuse vie, elle l'interrogea.

Yué-Cheng fit l'étonné :

— Ce que vous m'avez remis, chère sœur, m'a permis d'acquérir une compagne, ce que vous me remettrez me permettra de l'entretenir !

Une généreuse aumône récompensa Yué-Cheng.

Ce manège dura jusqu'au jour où Petite Touffe fut prise de nouveaux soupçons.

Son frère s'étant un jour présenté à nouveau la main tendue, elle lui dit :

— Je désire faire la connaissance de ma belle sœur, conduis-la me rendre visite, je la traiterai généreusement.

Le joyeux drille ne s'émotionna pas pour si peu ; il promit d'amener sa femme. Mais, chose qui lui déplut, il fut obligé de s'en aller les mains vides.

Traînant le pas et baissant la tête, Yué-Cheng partit. Tandis qu'il scrutait les recoins de son esprit, il tenait ses regards fixés au sol comme s'il espérait trouver sur le chemin qu'il suivait une bonne combinaison que quelqu'un, par mégarde, y aurait laissé choir.

Vous savez qu'il suffit de chercher pour trouver ; Yué-Chen trouva ! A la table de jeu, il avait fait la connaissance d'un joyeux barbier qui, pour compagne, avait une jeune et belle femme.

Ayant souvent prêté à celui-ci à fonds perdu, une partie des sommes que Petite Touffe lui avait remises, il alla prier à son tour le barbier de lui prêter sa jolie moitié, lui promettant, en retour, la moitié de ce qu'il obtiendrait ainsi de sa sœur.

Le barbier « A Eull » y ayant consenti volontiers, il fut convenu que la femme accompagnerait « Heou-yué-Chen » et que celle-ci rentrerait aussitôt après au domicile conjugal. « A Eull » demanda et Yué-Chen lui promit expressément qu'en aucun cas la femme ne passerait la nuit chez le riche saulnier.

— Je vous jure, dit Yué-Cheng, de lui abandonner tout ce que ma sœur ne manquera pas de lui donner.

— Entendu et merci, répondit le barbier. Là-dessus, celui-ci courut faire part du projet à sa femme. L'attrait des cadeaux et l'envie qu'elle avait de visiter la demeure d'un riche l'eurent vite décidée !

— Puisque ce qu'on me donnera doit m'appartenir, j'accepte, répondit la femme. Souhaitons seulement que ce ne soit pas mince. Le lendemain, s'étant parée de son mieux, elle suivit en souriant son mari d'occasion.

Quand ils se présentèrent au superbe portique du saulnier, Petite Touffe, avisée, sortit recevoir sa belle-sœur qu'elle trouva jolie et gentille. Madame A Eull, pauvre de naissance, trouvait tout admirable dans cette demeure où perles et satin brodé abondaient.

Petite Touffe jouissait de l'ébahissement de sa pauvre belle-sœur. Nul soupçon n'effleura son esprit.

Les premières cérémonies de l'hospitalité terminées, Petite Touffe, prenant la main de sa belle-sœur, la conduisit dans ses appartements privés. Vous savez que les femmes aiment à étaler devant une parente de fraîche date les robes et les bijoux qu'elles possèdent. Petite Touffe suivit ce penchant naturel.

Pour calmer l'envie qui se peignait sur les traits de Madame « A Eull », elle lui fit cadeau d'une paire de pendants d'oreille en or fin et d'un bel habit de satin que celle-ci revêtit aussitôt.

Un festin où les cinq saveurs abondaient fut ensuite servi.

Le repas tirant sur sa fin, Dame A Eull sentit que son bonheur allait bientôt finir ; l'image de sa misérable chaumière vint inopportunément se présenter à son esprit ; plus elle faisait d'efforts pour écarter cette vision, plus celle-ci l'obsédait.

Aussi, vous devinez avec quel empressement elle accepta la proposition que lui fit Petite Touffe de la garder encore quelques jours auprès d'elle pour faire plus ample connaissance !

Heou-yué-Chen consulté, ayant posé le pied sur ce perchoir doré qu'il trouvait fort à sa convenance, oublia la promesse faite à son ami le barbier.

Ils étaient depuis quelques jours chez le saulnier quand la dame A Eull s'aperçut, elle aussi, que tout plaisir, pour être complet, doit être de longue durée.

Les plaisirs sont de fort mauvais conseillers !

La pensée bizarre que le « Vieux de la Lune » qui a pour mission de lier de fil rouge, cinq cents ans à l'avance, les pieds de ceux que le ciel a créés pour être unis par le mariage aurait bien pu se tromper, germa soudain dans son esprit.

— Si pareille méprise s'était produite, se dit-elle, il est de mon devoir de la réparer au plus tôt !

Son union avec un misérable barbier tueur de poux, racleur de peaux lui parut pour la première fois désagréable. Le dégoût qu'elle éprouva fut si vif qu'elle décida de s'emparer à l'instant de l'homme à qui on l'avait prêtée et d'en faire le mari de son rêve.

Elle fit part de son projet à son compagnon, car vous supposez bien qu'étant époux aux yeux de Petite Touffe, celle-ci ne leur avait pas donné double chambre et surtout double natte. Celui-ci fut ravi de ramasser cette fleur qu'un autre fort naïf venait de jeter sur son chemin.

C'est de tout cœur qu'ils firent ensemble le serment de laisser blanchir leurs têtes sur le même oreiller !

Le premier soir, le barbier A Eull ne voyant pas revenir sa femme fut fort contrarié.

Le troisième jour, il sauta et piailla comme un moineau affamé. Il alla même rôder autour de l'imposante demeure du saulnier pour avoir des nouvelles de l'autre moitié de son cœur.

Le portique lui parut si imposant qu'il n'osa le franchir. Il retourna l'âme triste dans sa misérable chaumière.

Tandis que son esprit, aveuglé par la colère, n'arrivait pas à découvrir la voie à suivre, son corps dédaignait toute nourriture. Comprenant enfin son impuissance, il alla consulter un marchand de conseils. Celui-ci lui ayant rédigé une plainte, il courut la porter au Yamen du Sous-Préfet de Nam-Hoi (ville de Canton, 2^e section). Il accusait formellement le nommé Heou-yué-Chen de lui avoir volé sa femme !

Le Magistrat « Wang », après avoir pris connaissance de cette accusation, réfléchit profondément :

— L'accusé « Heou », se dit-il, est le frère de la concubine préférée de mon influent administré : Fan-se-Tcheng Celui-ci est l'ami intime du Vice-Roi Gardons nous d'agir à la légère Si je mets la main sur le ravisseur je fais infailliblement perdre la face à l'ami du Vice-Roi, mon chef Et puis, en définitive, cette accusation pourrait bien être une calomnie Agissons avec circonspection, car mon avenir en dépend

Ce soliloque terminé, le Sous-Préfet Wang se rendit en visiteur à la demeure de Fan-se-Tcheng ; après avoir tourné et retourné autour de l'affaire qui l'amenait, il posa la question embarrassante à Fan.

— Comment ? répondit Fan fort étonné, le frère de ma vingt-septième est marié depuis longtemps, sa femme est justement en visite chez moi. C'est une calomnie et je ne puis laisser pareils bruits courir les rues.

— Calmez-vous, dit Wang, je vais couper court à ces fausses rumeurs.

Retournant aussitôt à son yamen, il fit saisir le barbirer calomniateur et après lui avoir fait goûter les douceurs de la cage à suspension, il l'envoya se plaindre dans la plus sordide geôle de son mandarinat.

« A Eull » eût encore la force de crier deux ou trois fois à l'injustice, mais comme tous les prisonniers en font autant, le son de sa voix suppliante s'arrêta aux barreaux de la geôle ; les parasites, habitants bénévoles de ces lieux obscurs, seuls l'entendirent. Après quelques semaines, nul ami ne venant lui apporter le moindre bol de riz, A Eull mourut en criant, dans un dernier souffle, à l'injustice.

Le « Dormeur de la Montagne » qui rapporte ce fait arrivé à Canton ajoute :

Il arrive souvent que les cris des innocentes victimes sont étouffés sous la cloche dorée qu'une main riche et influente place sur leur tête. Les malheurs de ce pauvre A Eull proviennent d'abord de sa trop naïve confiance en son ami Heou et ensuite de la cupidité de sa femme. Sa bêtise est aussi blâmable que son sort est à plaindre.

Pourquoi donc le Ciel n'a-t-il pas envoyé la glace à la sixième lune ? et pourquoi n'a-t-il pas privé ce pays de pluie durant trois ans comme il le fit lors de l'enlèvement de la femme de Tsou-ang-Tsi ?

Les malheurs de ce barbier me remettent en mémoire les honneurs excessifs dont fut comblé un autre barbier célèbre et que l'Empereur Choen-ti des Ts'ing éleva au grade d'Académicien. Tout le monde a encore présents à la mémoire les vers à cinq caractères qui furent mis en circulation à cette occasion :

Quels sont donc les mérites de ce barbier pour que la dynastie Ts'ing l'ait ainsi honoré ? Ne cherchez pas : c'est par la volonté du Prince qu'il rase, c'est par la même volonté qu'il est académicien.

Couper les chevelures, aiguiser une lame, manier un peigne et exterminer les poux sont des titres !

Ce n'est pas la peinture, mais bien la honte qui a teint de rouge le mât de pavillon de cet académicien.

Les purs rayons du soleil eux-mêmes, lorsqu'ils se réfléchissent sur un cloaque, paraissent sales.

Maurice VERDEILLE.

